

Gênes, nuit du 2 janvier 1547

Hervé Dumez

Depuis des siècles, la ville était déchirée. Quatre grandes familles s'affrontaient : les Grimaldi et les Fieschi s'affichaient comme Guelfes et partisans du pape, les Doria et les Spinola comme Gibelins et soutiens de l'empereur. Chaque famille ajoutait une haute tour à son palais, refuge et base d'attaque possible. Les nobles s'opposaient au peuple, les négociants tournés vers le commerce de mer aux artisans. Tantôt la ville tombait sous la coupe du duché de Milan, tantôt sous celle du roi de France, ou sous l'influence de l'Empire, les puissances européennes se disputant la richesse des Génois et leur flotte, l'une des premières en Europe. Son chef, le meilleur marin de son temps, avait d'abord choisi de combattre pour François 1^{er}. Andrea Doria était alors devenu général des galères du roi de France. Mais jaloux par la cour du roi et déçu par ce dernier, il avait décidé de renverser les alliances et était passé du côté de Charles Quint. La Méditerranée orientale étant sous le contrôle des Turcs, Gênes pouvait ainsi se tourner vers l'Espagne et les masses d'argent qui lui venaient du nouveau monde. Habilement, l'empereur se montra moins dominateur que ne l'était le roi de France.



*Portrait d'Andrea Doria,
Sebastiano del Piombo
(vers 1526)*

En 1528, Doria fait supprimer le poste de doge à vie pour le remplacer par une élection tous les deux ans et fait entrer les riches négociants de la ville au sénat alors que les artisans et le peuple en sont exclus. Il évite de se faire nommer lui-même doge et préfère le statut de syndic perpétuel, exerçant depuis la coulisse une dictature féroce. Mais la paix règne enfin, et Gênes entre dans une ère de prospérité. Il est prévu que la succession du vieil amiral, qui a maintenant soixante-dix-neuf ans, soit assurée par son jeune neveu, Gianettino.

Chaque grande famille domine un quartier, dont le centre est la paroisse. Les Doria, près de la porte San Tomaso qui donne sur le port, ont bâti leur palais autour de la petite église San Matteo, à l'ouest. Les Fieschi ont établi le leur, le plus beau de la ville, à l'est, excentré, près de l'église Santa Maria in via lata. Ils vivent de leurs immenses domaines et sont étrangers au commerce de mer et à la banque. La lignée a compté deux papes, Innocent IV et Adrien V, trente cardinaux, et plus de trois cents patriarches,



Gênes, San Matteo, la paroisse des Doria

évêques et archevêques. Depuis longtemps, les Fiesques ont aspiré à faire de Gênes ce que Florence était aux Médicis. La famille est alors conduite par Gian Luigi, à peine âgé de vingt-deux ans. Andrea Doria, qui l'appréciait, le voyait comme un jeune étourdi et ne crut pas les rapports qu'on lui faisait sur lui l'avertissant d'une conjuration. Fiesque rallia les nobles laissés pour compte par la dureté du vieux dirigeant et se rendit populaire en soutenant de sa fortune les fileurs et tisserands de soie qui traversaient une crise. Il eut des contacts avec Guillaume du Bellay, représentant du roi de France en Italie, avec le pape et le duc de Plaisance. La darse du port de Gênes était connue pour son étroitesse, qu'un seul navire pouvait suffire à fermer : il fit entrer dans la rade une galère officiellement destinée à s'armer pour faire la course aux navires turcs. Des petits groupes d'hommes, mercenaires en quête d'un emploi, troupes de comédiens, artisans, pénétrèrent dans la ville par ses diverses portes et s'acheminèrent discrètement vers le palais Fieschi. Il avait refusé le projet de tuer les Doria en pleine messe à San Matteo, comme celui de les inviter pour un banquet pour les assassiner chez lui. Mais dans la nuit du 2 janvier 1547, au signe que donna sa galère en tirant un coup de canon, les sbires qu'il avait fait cacher dans les sous-sols et la cour de son palais en ressortirent armés et organisés en escouades pour s'emparer des principales portes de la ville, se dirigeant notamment vers le port pour y prendre les galères des Doria, vers le palais municipal pour l'occuper. La porte San Tomaso, assurant le contrôle de la rade, fut prise facilement. Réveillé par le bruit, Gianettino fit la folie de s'y rendre pour voir ce qui pouvait s'y passer, armé seulement de son épée et précédé d'un unique valet portant une torche. Il fut facilement abattu par les conjurés. Andrea Doria, réveillé lui aussi mais plus méfiant, réussit à s'enfuir au château de Masone, fief des Spinola, à une vingtaine de kilomètres de Gênes. La ville était aux mains des conjurés et ils n'avaient plus qu'à la remettre à leur chef. On l'attendit et il ne vint pas. On se mit à le chercher, en vain. Gerolamo, son jeune frère, peut-être ébloui de se trouver ainsi placé par les circonstances à la tête des rebelles, annonça alors sa mort. À cette nouvelle, et comme on savait Andrea Doria vivant

et en fuite, nombre d'insurgés commencèrent à douter tandis que Le Sénat, de son côté, relevait la tête. Ce dernier offrit aux conjurés la vie sauve s'ils quittaient la ville, ce que firent la plupart d'entre eux. L'amiral fut rappelé et fit une entrée solennelle dans la ville. Il désavoua aussitôt les mesures de grâce prises par les sénateurs, fit pendre les chefs restants de la conjuration, et ordonna que le palais Fieschi fût rasé jusqu'à ses fondations. Les membres survivants de la famille se trouvèrent bannis de Gênes pour cinquante ans. Scipion s'installa à la cour de France et y devint conseiller d'État et chevalier d'honneur de la reine Catherine de Médicis.

Andrea Doria régna sur la ville quinze années encore, avant de s'éteindre enfin à quatre-vingt-quatorze ans.

Est-il toujours légitime de renverser un pouvoir oppresseur, qui peut-être a sorti un État du chaos ? Et comment se fier aux conjurés : cherchent-ils vraiment la liberté pour leur pays, ou bien plutôt leur intérêt propre, prêts à endosser les dépouilles du tyran, ce dernier une fois écarté ?

Longtemps après les faits, Agostino Mascardi fit le récit de cette affaire. Pour le camérier du pape Urbain VIII et professeur de rhétorique à la Sapienza, l'interprétation ne fait aucun doute : Andrea Doria était le souverain légitime de Gênes et Fiesque un factieux dévoré d'ambition.

Paul de Gondi, futur cardinal de Retz, publia en 1639 et en français une tout autre histoire. Fils cadet, il n'hériterait pas des titres de son père et notamment pas du généralat des galères du roi de France qui reviendrait à son aîné : il serait d'Église, destiné à reprendre la charge d'archevêque de Paris dont son oncle avait été le premier titulaire. Mais lui aimait passionnément les femmes, rêvait de batailles et de conspirations. Il avait treize ans lorsque le cardinal de Richelieu fit décapiter Chalais, dix-neuf quand la tête d'Henri II de Montmorency roula à son tour. Dans ses *Mémoires*, il prétendit avoir écrit *La conjuration de Fiesque* à dix-huit ans et les historiens ont montré que l'affirmation était fautive. Ce n'est que huit ans plus tard qu'il le rédigea. Un de ses amis aurait sans son accord fait lire le manuscrit à Richelieu qui, parlant de l'auteur, aurait

eu ces mots : « *Voilà un dangereux esprit.* » C'est se flatter et l'on peut sérieusement douter de cela aussi.

Pour le jeune Gondi, Fiesque est le héros d'une liberté aristocratique, celle de la noblesse, face aux vellétés de pouvoir absolu. La sienne. Deux morceaux de bravoure posent la question de la légitimité de la rébellion. Dans le premier, Vincenzo Calcagno de Varese, vieux serviteur de la maison Fieschi, ironise sur les conjurations menées par des gamins de vingt-deux ans. Giovan



Gênes, Santa Maria in via lata, la paroisse des Fieschi

Battista Verrina lui répond habilement, parlant d'abord de l'impossibilité pour un Fiesque de souffrir le pouvoir d'un Gianettino Doria, avant d'en venir à des sujets plus politiques. Fiesque tranche bien sûr en faveur du second.

Étrangement, le futur frondeur et cardinal de Retz n'est pas troublé par l'absurdité de son propre récit. Le corps de Fiesque fut ramassé dans les tréfonds du port quatre jours après les événements et déposé sur un quai, puant de décomposition et ruisselant de vase, avant qu'Andrea Doria ne le fasse jeter en haute mer pour qu'il demeure sans sépulture. Voulant monter sur la galère capitane de Doria, la planche qui reliait celle-ci à la terre, mal assurée, l'aurait déséquilibré. Lesté du poids de son armure, il aurait alors coulé à pic et disparu dans les quelques brasses de profondeur du bassin. Au milieu de cette nuit de combats, de cris et de courses en tous sens, nul ne se serait aperçu de l'épisode.

Mais est-il vraisemblable que Fiesque, dirigeant un soulèvement qu'il avait préparé depuis des mois dans les moindres détails, se soit trouvé un moment seul cette nuit-là, au cœur de l'action, sans compagnon aucun ? Qu'en ce moment d'isolement extrême, il ait précisément décidé de monter seul sur la galère capitane de son ennemi, alors qu'il devait s'attendre à y être reçu à coups d'arquebuse ? À moins qu'il n'ait cherché consciemment la mort, que serait-il allé faire seul sur cette galère ? Si personne ne s'est aperçu de la scène et qu'il y ait donc eu doute sur sa disparition, pourquoi le frère de Fiesque a-t-il annoncé sa mort, faisant basculer le sort de la conjuration qui jusque-là paraissait triomphante ?

La pièce que Schiller tira de l'affaire est particulièrement noire. Gianettino Doria est une gouape qui ne joue du pouvoir que pour satisfaire ses vices. Son oncle est d'ailleurs parfaitement conscient des tares de son neveu, qu'il a pourtant imposé à Gênes comme son successeur. Un maure hante toute la pièce, trahissant l'un et l'autre camp à répétition, et finissant pendu pour avoir profité des troubles afin d'avancer son intérêt propre et pour avoir pillé des églises en y mettant le feu. Républicain sincère, certes, Verrina est néanmoins un demi-fou, déséquilibré par le viol de sa fille. Explicitement, Schiller renvoie le personnage de Fiesque à celui d'Hamlet (reprenant même dans un de ses monologues le « être ou ne pas être »), qui dissimule à tous son projet sous l'apparence de comportements légers et libertins. La conjuration, habilement, devient la rencontre des desseins personnels ambigus de Fiesque, qui hésite entre rétablir la liberté ou s'emparer du pouvoir des Doria à son profit, profitant des aspirations des républicains.

Avec son génie propre, Schiller a bien vu l'improbabilité du récit de Retz et il a transformé la scène finale. Verrina, estimant que Fiesque veut en réalité le pouvoir pour le pouvoir, l'accompagne dans sa tentative d'assaut de la galère amirale de Doria. Arrachant dans un premier geste le manteau de pourpre dont Fiesque s'est affublé en tant que nouveau doge de Gênes, il le jette à l'eau du port. Quand Fiesque s'en étonne, il le pousse à son tour dans le clapotis fangeux avec ce commentaire : *« Quand la pourpre tombe, le doge doit la suivre. »*

Les circonstances de cette mort restent à jamais étranges. Dans la pièce, le seul personnage lumineux, Éléonore, l'épouse de Fiesque qui finira tuée par erreur des mains de son mari (sans doute pas, d'ailleurs, la meilleure inspiration de Schiller...), a ces mots : « *Il n'y a que les actions qui soient irréparables.* » ■

Références

Gondi Paul de (Cardinal de Retz) (1984/1665) “La conjuration de Fiesque”, in *Oeuvres*, Paris Gallimard/La Pléiade, pp. 3-50.

Schiller Friedrich von (2013/1782) *Fiesque, tragédie en cinq actes et en vers*, Paris, Hachette.